

Elle paie et en plus elle rigole !

Martine BONCOURT :

En ce début d'année, normal, les critiques affluent au Conseil. Cette parole qui leur est donnée, toute neuve et d'importance, ne trouve pas encore manière à être employée à hauteur de sa valeur.

Et puis, il faut le dire, qui donc jusqu'à présent a écouté, sinon avec bienveillance, en tout cas avec intérêt, leurs éternelles petites querelles, «Maîtresse, i m'a tiré les cheveux., i m'a craché..., i m'a pris mon ballon...» histoires nombreuses et insipides, insupportables à la longue, lancinantes et omniprésentes ? À croire qu'ils ne vivent que de cela !

Alors ce Conseil, quelle aubaine ! Enfin vont pouvoir éclater au grand jour toutes ces injustices dont ils sont les victimes outrées.

Petites histoires dites «de bébé», ou «tas de sable», petites occasions données à une parole qui s'exerce, qui se cherche et qui se trouve dans les dédales d'une liberté institutionnalisée en un lieu, un moment, un rituel, une écoute exceptionnelle.

- Maxime : *Je critique la maîtresse parce que l'autre jour elle a rigolé tout fort, je savais plus où j'étais.*

- Laura, présidente : *Parole à la maîtresse.*

- La maîtresse : *Je me suis moquée de toi ?*

- Maxime : *Non. Mais vous avez rigolé tout fort, je savais plus où j'étais.*

- La maîtresse : *???? (Elle pense : «Mon rire, pas discret, il est vrai, aurait-il le pouvoir de bouleverser à ce point les enfants ? Allons, allons, et puis quoi encore ?... Trêve de mégalomanie, madame, pieds sur terre s'il vous plaît, parce que...)*

- La présidente : *Explique un peu Maxime ...*

- Maxime : *Ben voilà, l'aut' jour, j'étais en train de lire et tout d'un coup, la maîtresse a rigolé tout fort, alors moi j'ai levé la tête et après, quand j'ai voulu relire, je savais plus où j'en étais, je ne trouvais plus la ligne !*

- La maîtresse : *!!*

- La présidente : *Ça c'est une histoire de bébé, parce que la maîtresse, elle rigole toujours tout fort, alors comment que ça se fait que tu la critiques que maintenant ? On passe... Fanny ?*

- Fanny : *Moi aussi je critique la maîtresse, parce que quand elle dit un poème, elle veut pas entendre un bruit dans la classe... C'est tout juste si on a le droit de respirer... Mais tout à l'heure, quand on a fait poésie avec les stagiaires et que moi j'ai dit un poème, elle a discuté avec le monsieur, là (elle montre alors du doigt un professeur de l'I.U.F.M. venu rendre visite aux stagiaires et qui a émis le souhait d'assister à un Conseil ; il est assis parmi nous ...) et d'ailleurs, enchaîne Fanny, LUI AUSSI, je le critique.*

- La maîtresse, un tantinet gênée : *Monsieur X, acceptez-vous d'être critiqué, bien que vous ne connaissiez pas, en arrivant, les règles de fonctionnement de la classe ?*

- Monsieur X (souriant mais pas complètement dans son assiette ; il ne s'attendait pas à celle-là, ça c'est sûr !) *Oui, j'accepte.*

- La présidente : *Fanny, qu'est-ce que tu leur demandes ?*

- Fanny : *Pour le monsieur, lui, il ne savait pas la règle «On ne coupe pas la parole», alors je lui donne un avertissement au cas où il reviendrait dans la classe. Mais pour la maîtresse, c'est pas pareil, je demande qu'elle paye une amende.*

Je pourrais m'arrêter là. Vous livrer cette histoire brute et à chacun d'en penser ce qu'il lui plaît. Mais je sais que cette monnaie, et notamment le fait que l'institut paye ses infractions, bouleverse les habitudes, heurte l'entendement, choque la sacro-sainte morale scolaire.

C'est pourquoi j'ai bien envie d'en dire deux mots, deux mots de plus que ce que j'ai déjà raconté dans les deux versions de «Fric story» parus il y a quelques années dans C.P.E., quelques mots en marge aussi de tout ce qui a pu en être dit, au plan théorique pour en légitimer l'usage, chez René Laffitte [*«Une journée dans une classe coopérative»*], chez Oury [*«De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle»*], ou chez d'autres [F. Imbert, par exemple].

Comme il apparaît dans ce que je viens de raconter, en cas de transgression de la règle, édictée par nous au fil des histoires rapportées au Conseil, il arrive que réparation soit demandée sous la forme d'une amende. Monnaie intérieure, le «marmo», pour les élèves qui les gagnent en travaillant sur leur plan pendant le travail individuel, «franc» pour moi puisque c'est en francs que je suis rétribuée.

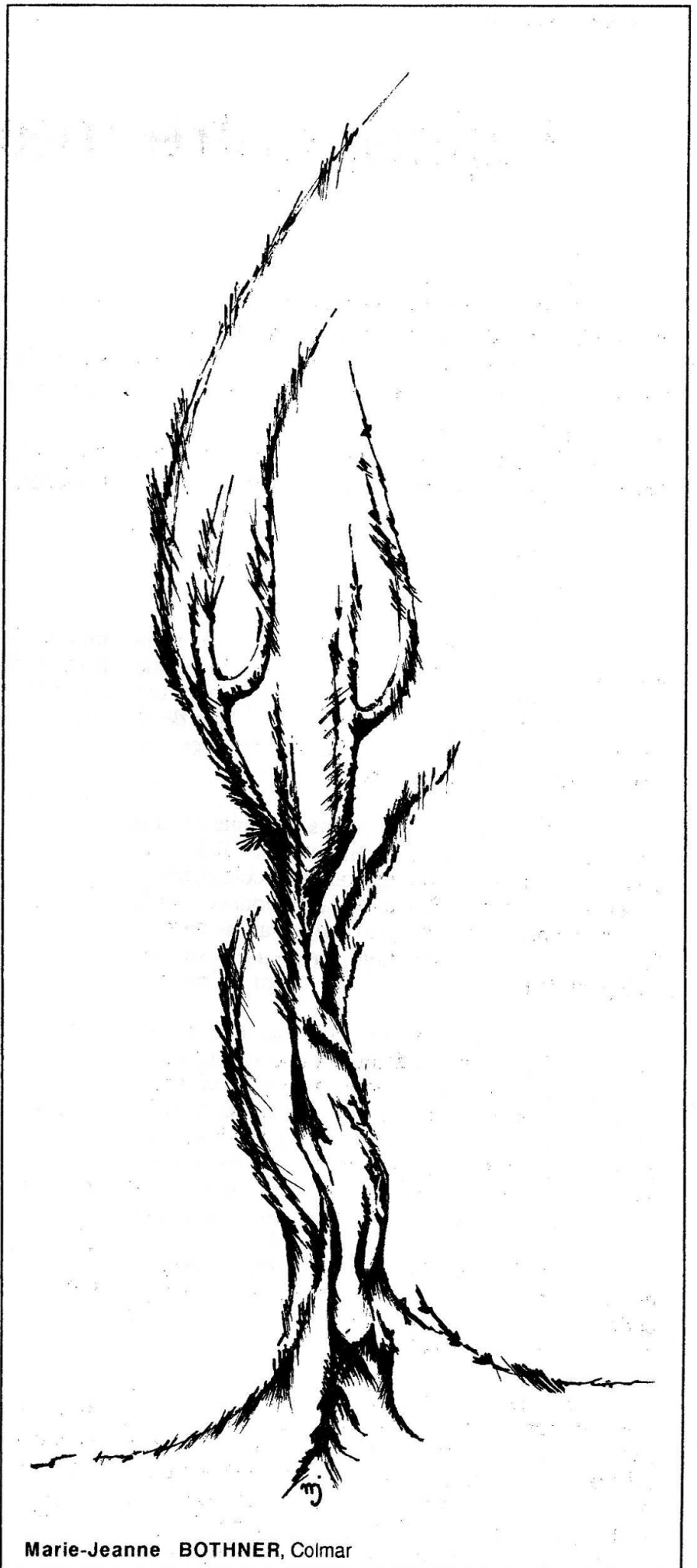
Parmi toutes les raisons qu'on lui donne quand on pratique la Pédagogie Institutionnelle, celle que je vois la plus opérante ici, c'est que si l'institut est garant de la loi que la classe institue avec lui, il doit être le premier à s'y soumettre. Et Fanny le dit bien. Mais il faut aller plus loin : il doit aussi se soumettre à la même sanction. N'est-ce pas, dans le même ordre d'idée, la première chose que l'on fustige, adulte, lorsque l'on s'aperçoit, par fait divers interposé, qu'il y a parfois une justice à deux vitesses, notamment au niveau de la peine encourue ?

Quant à l'argent, objet symbole d'une société corrompue qu'il ne s'agit pas «d'introduire en ce lieu d'innocence et de pureté qu'est le monde des enfants» [je résume les 184 remarques-questions-attaques-suggestions-observations-critiques auxquelles j'ai déjà eu droit sur le sujet, ô combien épineux], le contre-argument le plus fort nous a été donné par Charlotte Herfray, psychanalyste venue nous soutenir dans une table ronde : l'argent n'a rien de pervers en soi. C'est à ce jour le meilleur moyen que les hommes ont trouvé pour faciliter les échanges. Mieux que le troc. Mais si les hommes l'ont perverti dans un système où la valeur de l'individu se mesure à la hauteur de son magot, où tout devient possible dans le comportement humain, parce que tout peut s'acheter, pourquoi penser que ce sont justement ces dérives que les enfants vont développer à l'école ? N'est-ce pas là, au contraire un lieu où une éducation à l'argent peut se faire hors de toutes les pressions qui viennent en dénaturer l'usage ?

Les détracteurs sont nombreux. Et pourtant, il leur suffirait de venir voir comment ça se passe, dans le quotidien des classes qui utilisent la monnaie, pour s'apercevoir qu'aux yeux des enfants ainsi que dans leur comportement, elle n'a ni l'importance, ni le pouvoir, ni rien de tout ce qu'on lui prête quand on est soi-même adulte pris dans un système qu'on croît inéluctable.

À l'école la monnaie est médiation. Comme la parole. Elle facilite l'échange, et par delà l'échange ou grâce à l'échange, elle contribue à tisser le lien.

Martine BONCOURT
mars 1999



Marie-Jeanne BOTHNER, Colmar